

Chapitre 1

Février 1944

La Seconde Guerre mondiale fait rage, mais malgré tout, la situation semble tourner à l'avantage des Alliés. L'année 1943 a vu la défaite allemande de Stalingrad en février, la capitulation de l'Italie et la libération de la Corse en septembre.

Au début du conflit, Armand Ledur est âgé de 13 ans. En grandissant, il est frustré de ne pas pouvoir participer aux combats pour libérer son pays.

Ce 2 février 1944, il a enfin 18 ans. Depuis quelque temps, il a une obsession : rejoindre le maquis, une idée qui l'obsède en secret. Armand redoute d'être enrôlé de force dans les STO (service du travail obligatoire). En effet, le gouvernement de Vichy a institué une loi, le 4 septembre 1942, pour répondre aux exigences allemandes de main-d'œuvre. Cela consiste à envoyer en Allemagne trois travailleurs en échange d'un prisonnier. Pour lui, cette loi est inconcevable. Discrètement, sans l'accord de sa famille, il prend contact avec le réseau des Francs-tireurs et partisans. Devant la volonté d'Armand, ce dernier accepte son intégration dans le maquis. Il est attendu le plus tôt possible. Il va devoir affronter ses parents pour leur expliquer son projet.

D'emblée, ce soir-là, dès l'arrivée de son père, il lui expose ses intentions :

— Papa, je dois t'annoncer quelque chose d'important. Je profite de l'absence de maman pour que l'on se parle entre hommes. Je sais pertinemment qu'elle s'opposera à mon dessein.

— Je t'écoute, mais tu m'inquiètes !

— Voilà, je veux échapper au service du travail obligatoire en Allemagne. Je reste lucide, c'est ce qui risque de m'arriver et ça, je ne pourrai pas le supporter. Par conséquent, je suis déterminé à rejoindre le maquis des FTP⁽¹⁾ cantonné à Rigny-la-Nonneuse dans l'Aube. Ils sont basés dans la forêt et y bivouaquent. Une ferme isolée à la sortie du village est leur quartier général et le lieu de ravitaillement. J'ai déjà pris contact avec le chef du secteur. Il y a tellement à faire là-bas, je ne serai pas de trop. Ils manquent de bras.

— Tu sais, ce sont en majorité des communistes et leur mouvement a été créé par le Front national. C'est le mouvement de la Résistance intérieure française initié par le parti communiste français le 15 mai 1941, à la suite de la rupture du pacte germano-soviétique et de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne. La plupart sont des cheminots. J'ai entendu dire que peu à peu, des résistants du maquis du Vignot arrivent et aussi des gendarmes de Nogent-sur-Seine en tenue. Et puis, ils cachent des prisonniers évadés de la base militaire « la Belle Idée » de Romilly-sur-Seine. Prends-tu conscience que tu risques d'y laisser ta vie ? Je n'approuve pas ton choix. Je ne te donne pas ma bénédiction, mais je sais pertinemment que tu n'en feras qu'à ta tête... Je t'implore, sois très prudent. Malgré tout, je peux t'avouer que malgré le danger, ta décision me rend fier. Cependant, je vais te poser une question. Pourquoi ce chef t'accepte-t-il là-bas ? Tu le connais ?

— Non, je ne le connais pas personnellement, bien évidemment. Les premiers maquisards appartenaient au BOA (le bureau des opérations aériennes) et maintenant, ils recueillent les personnes recherchées par les Allemands pour des attentats ou des sabotages et des réfractaires au STO comme moi.

— Tout cela ne me rassure pas. N'oublie pas qu'il y a des « mouches » toujours prêtes à vous dénoncer aux Allemands. Je suis en droit de m'opposer à ton plan. Dans trois ans, tu seras majeur et à

(1) FTP : Francs-tireurs et partisans.

ce moment-là, tu pourras faire ce que tu veux. Aujourd'hui, tu as beau faire, tu n'as que 18 ans et tu es encore sous mon autorité.

— Mais je sais que tu ne le feras pas. Tu dis toi-même être fier de mon projet.

— Bien évidemment, tu as raison. Je me demande comment nous allons annoncer cela à ta mère. Elle va être accablée, comme tu peux te l'imaginer. Tu es notre fils unique...

— Elle ne s'y opposera pas...

— Le crois-tu réellement ?

— Pour ne pas vous faire prendre de risque, j'éviterai de venir avant la fin de la guerre. J'espère que cela ne tardera plus maintenant. Dans la mesure du possible, je tâcherai de vous donner des nouvelles. Je trouverai bien une combine. Je pars demain matin, juste après le couvre-feu. À vélo, de Nogent-sur-Seine à Rigny, j'en ai pour une heure et demie.

— Prudence, les Allemands rôdent partout. Ils sont à cran depuis les parachutages d'armes près de Nogent.

Sur ces entrefaites, Augustine, la maman d'Armand, arrive. Elle s'était rendue chez une voisine âgée pour s'assurer qu'elle ne manquait de rien et lui tenir un peu compagnie. Léon, le père, est le premier à prendre la parole et tente d'expliquer le projet de leur fils à son épouse. Cette dernière entre dans une colère noire que rien ne semble pouvoir calmer. Tout à coup, elle pousse un cri presque inhumain. Tous les muscles de son visage se contractent et elle devient méconnaissable, tant par la douleur que par l'incompréhension. À ce moment-là, Armand sort de son silence et essaie de l'apaiser. Après des tentatives infructueuses, il arrive à trouver les mots justes pour expliquer sa terrible décision à sa mère. Petit à petit, malgré les pleurs, elle donne l'impression de se résigner. Elle a bien compris que son fils ne changera pas d'avis.

— Je ne cautionne pas ton intention et cette perspective m'atterre, mais je conçois que c'est tout à ton honneur de vouloir participer à la libération de notre pays. Il ne me reste plus qu'à prier jusqu'à la fin de cette horrible guerre. Que puis-je faire d'autre ? Promets-moi de

faire très attention à toi et de ne pas jouer les héros ! Si un malheur t'arrive, je ne m'en remettrai pas.

Mère et fils se serrent dans les bras et pleurent en silence. Armand a gagné sa première bataille. Il sait que les suivantes s'avéreront plus rudes, plus compliquées et semées d'embûches. Léon ne dit rien, il regarde la scène avec émotion. Cela le ramène quelques années en arrière, à la Der des Der, qui lui a volé sa jeunesse à lui aussi.

— Je vais te préparer des affaires bien chaudes. Tu vas en avoir besoin dans les bois, bredouille Augustine, la gorge serrée avec des trémolos dans la voix.

Le lendemain matin, dès l'aube, Armand part avec son baluchon. Grâce à la pleine lune, il peut se diriger sans problème. Pas question pour lui de se faire repérer. La route lui paraît longue et il fait froid. Après une heure et demie de route, il arrive enfin à la ferme indiquée. Le propriétaire, Arthur Le Bras, l'attendait. Il s'empare de son vélo et le cache dans une grange au beau milieu de la paille. Rapidement, il lui propose de prendre un café pour se réchauffer. Simone, la fille de la maison, se tient debout dans la cuisine et le sert. Les jeunes gens se sourient timidement.

Arthur invite Armand à le suivre, ils ne doivent pas s'attarder. Le danger est omniprésent. À grandes enjambées, ils pénètrent dans la forêt et vingt minutes plus tard, ils sont enfin parvenus au bivouac. Le nouvel arrivant est présenté par le chef au groupe, qui est composé d'une bonne trentaine d'hommes.

Sa formation va durer plusieurs semaines. Il doit apprendre le maniement des armes, des explosifs...

Il est averti que les maquisards vivent sous la menace permanente d'une arrestation. Si l'un d'entre eux se trouve capturé, les Allemands ou la milice vont le torturer afin de remonter jusqu'à la source. Ensuite, il sera fusillé ou déporté en Allemagne, n'étant pas considéré comme prisonnier de guerre, mais comme terroriste. C'est pourquoi ils mènent une existence si précaire et nomade. Leur campement peut changer d'endroit à tout moment. On lui attribue d'emblée un nom de code : Romance.

Il comprend vite que la vie quotidienne au sein du maquis se structure autour d'un emploi du temps très strict. Il prend conscience de devoir se conformer aux règles. Comme ses autres compagnons, il devra participer aux corvées journalières : aller chercher de l'eau et du bois de chauffe. Les exercices de préparation militaire font partie intégrante de ces corvées. En principe, le ravitaillement alimentaire leur est livré.

À son arrivée, les résistants se méfient de lui. Il a un peu de mal à s'intégrer, mais petit à petit, à force d'expliquer la raison de sa présence, il réussit à gagner leur confiance.

Très fréquemment, il songe à Simone, qu'il a rencontrée à la ferme. Quel dommage que ce soit la guerre ! Il aurait tant aimé tenter de la courtiser. Ces pensées mettent un peu de légèreté dans son dur quotidien.

Après 15 jours d'incorporation, on le charge d'une mission des plus importantes, avec un petit groupe. La nuit suivante, ils devront se trouver à un lieu déterminé qui servira de terrain d'atterrissage. Ils y sont allés en repérage quelques jours auparavant. Le fait d'être sélectionné le remplit de fierté.

Ils se rendent en pleine nuit à l'endroit stratégique. Au bruit de l'avion, trois maquisards avec des lampes rouges se positionnent tous les cent mètres. C'est le chef qui émet le code « *terrain* » en morse avec une lampe blanche. Un premier passage de l'avion pour confirmer la vue avant le largage et ensuite, ils assistent au parachutage de containers peints en noir. Ils savent qu'ils contiennent une quantité impressionnante de matériel, des mitraillettes STEN, des explosifs, des grenades, des pistolets et des munitions. Armand comprend la dangerosité de l'expédition et en mesure tous les risques. Toutes les opérations s'exécutent en silence... Le moindre bruit qui pourrait sembler suspect doit attirer leur attention. La peur se lit sur le visage de chacun. À la hâte, ils récupèrent les containers et les mettent en lisière du bois. Arthur, l'agriculteur, arrive avec une charrette. Ils la chargent et Arthur veille au transport. Dès qu'ils

parviennent au campement, une répartition s'effectue afin de disséminer les livraisons dans différentes caches.

L'armée allemande reste sur les dents, alertée de ces opérations de parachutages devenues fréquentes. Malheur à ceux qui se font prendre, ils ne connaissent que trop les châtiments.

Après cet exercice périlleux, Armand se sent fier et il a réussi à être complètement intégré dans sa section. Ses pensées sont souvent tournées vers ses parents, mais pas que vers eux...

La vie se poursuit dans le bivouac. Un peu plus tard, on demande à Armand de se rendre à la ferme pour aller chercher le pain, Arthur ne pouvant pas se déplacer. Quelle aubaine pour lui ! Il nourrit secrètement l'espoir de revoir Simone. Il sait qu'Arthur, veuf, vit seul avec sa fille. Occasionnellement, il héberge des clandestins ou des juifs dans une grange, mais jamais très longtemps, juste quelques jours, afin de les transférer dans un endroit plus sûr.

Lorsqu'il arrive à la ferme, Simone est seule. La jeune demoiselle ne le connaît que sous son nom de code. D'emblée, ils entament une conversation. La jeune fille se sent à l'aise et en confiance avec lui. Elle se livre même à des révélations confidentielles qui pourraient la mettre en danger, ainsi que son père. Le temps passe trop rapidement et quand Simone regarde l'heure, elle semble affolée.

— Que se passe-t-il ? demande Armand.

— Je ne me suis pas rendu compte de l'heure et je dois me rendre chez ma grand-mère à Romilly-sur-Seine. Je suis déjà en retard. Elle m'attend pour déjeuner, c'est mon anniversaire aujourd'hui, j'ai 18 ans.

— Nous avons le même âge à quelques mois près. Bon anniversaire ! Puis-je vous embrasser pour l'occasion ?

— Oui, bien sûr !

Armand sent que la jeune fille est émue. N'est-ce pas réciproque ?

— J'espère que nous aurons de nouveau l'occasion de nous revoir seuls, bredouille Armand. Je ne peux m'attarder plus longtemps. Mes compagnons doivent attendre ma livraison de pain avec impatience.

Si vous voulez me faire plaisir lorsque nous ne sommes que tous les deux, appelez-moi Armand. C'est mon prénom dans la vie civile.

— D'accord Armand ! Moi aussi je dois filer, je me suis mise en retard.

Au moment de prendre congé, ils s'embrassent sur les joues, juste au moment où la camionnette d'Arthur, qui rentre plus tôt que prévu, franchit le porche d'entrée de la cour. Il semble contrarié de voir les deux jeunes gens si proches. Aurait-il perçu leur trouble ? Il s'adresse au jeune homme avec une pointe d'agressivité :

— Romance, que fais-tu encore ici ? Ne devrais-tu pas déjà être de retour à ton campement ? Dois-je te rappeler que la prudence reste de mise, tant pour ta sécurité que pour la nôtre ?

— Justement, je prenais congé. Bonne journée à vous.

Armand prend ses cliques et ses claques et s'en va, tout penaud. Il va devoir jouer de ruse pour revoir Simone une autre fois. Il accélère le pas, il sait que l'accueil qu'on va lui réserver au bivouac demeurera glacial. Il les présume anxieux de son retard et peut-être s'imaginent-ils des tas de choses...

Lorsqu'il juge le jeune homme suffisamment éloigné et qu'il ne peut plus entendre, Arthur s'adresse sèchement à sa fille :

— Serais-tu inconsciente ? Nous sommes en période de guerre et ce gars-là, tu ne le connais pas. Qui te dit que ce n'est pas un traître ? C'est un communiste ! Tu as choisi le jour de tes 18 ans pour lui faire les yeux doux !? J'espère que tu ne lui as pas dit que tu allais à Romilly chez ta grand-mère, pour apporter des messages destinés à la base aérienne. Si c'est le cas, tu sais que tu mets notre vie en danger. J'aimerais bien que tu cesses de le voir.

— Mais on ne se voit pas ! explose Simone, elle qui reste placide d'ordinaire.

— Bon, je ne demande qu'à te croire. Allez, file vite chez ta grand-mère, elle doit s'inquiéter. Embrasse-la pour moi.

Simone enlace tendrement son père et prend la route. Dans son for intérieur, elle conçoit qu'il a raison, mais elle se sent attirée par cet Armand et désire le revoir, c'est plus fort qu'elle.

Aujourd'hui, elle doit acheminer un courrier chez sa grand-mère, destiné au chef de la base aérienne. Elle a dissimulé la missive sous un journal, dans le double fond de son panier. Sur le dessus, elle a déposé des fruits du verger et pour finir, son gâteau d'anniversaire au chocolat, enveloppé dans un torchon. Elle sait qu'immanquablement, il y aura un filtrage de l'armée allemande à l'entrée de Romilly. Elle devra paraître paisible et surtout, rester calme...

Comme d'ordinaire, elle est arrêtée au poste de contrôle pour la vérification d'identité. Malgré la peur qui la tenaille, elle ne laisse rien transparaître, tout se passe bien et elle peut continuer son chemin. À son grand soulagement, elle parvient sans autre obstacle chez sa grand-mère. Cette dernière, fort inquiète compte tenu du retard de Simone, envisageait tous les scénarios possibles et imaginables... La voilà rassurée en la voyant arriver. Elle prend conscience des risques inconsidérés que prend sa petite-fille pour apporter tous ces messages secrets. Ceux-là mêmes qu'elle devra ensuite porter à la base aérienne. Malgré l'angoisse qu'elles ont ressentie l'une et l'autre ce matin, le déjeuner d'anniversaire se passe de façon détendue. Certes, bien loin d'un repas festif pour célébrer les 18 ans de Simone, mais ne sommes-nous pas en période de guerre ?

La jeune fille aide sa grand-mère Léonie à débarrasser la table et laver la vaisselle. Ensuite, elle prend congé.

Au retour, au même barrage de contrôle qu'à l'aller, le militaire allemand se souvient l'avoir déjà vue quelques heures auparavant et l'arrête pour fouiller son panier. Par chance, il ne trouve que quelques pots de confiture, confectionnés par Léonie avec les fruits du verger de la ferme. Simone prend conscience de la dangerosité de ses transports, heureusement occasionnels. Bien que la vérification n'ait rien donné, ses jambes flageolent et elle a bien du mal à remonter sur sa bicyclette. Elle rassemble tout son courage et son énergie pour reprendre sa route afin de ne pas attirer l'attention du soldat. Le reste du trajet se déroule sans encombre.

De son côté, Armand, de retour au campement, a essuyé la colère de Maurice, son chef. Il a dû s'expliquer pour son retard. Tout penaud,

il avoue ne pas s'être rendu compte du temps qui s'écoulait en parlant avec Simone. Maurice explose littéralement :

— Quelle inconscience ! Tu fais prendre des risques à Simone et à son père. N'oublie pas que sans eux, nos ravitaillements se compliqueraient et aussi que beaucoup de messages transitent par eux. Je t'interdis de revoir cette jeune fille, ce n'est pas une période propice à batifoler. Il y aura des jours meilleurs. As-tu envie qu'ils périssent fusillés si leurs activités sont découvertes ?

— Non, bien sûr ! Excusez-moi, je n'ai pas réfléchi.

— Non seulement tu les mets en danger, mais nous aussi, par la même occasion. Si Arthur est arrêté, sous la torture, c'est tout le réseau qui se trouve en péril. Pendant ton absence, à un moment donné, j'ai ressenti une réelle suspicion de trahison envers toi. Je te préviens, je t'ai à l'œil et je subodore que tes compagnons aussi, car nous avons tous craint le pire pour notre sécurité. Heureusement pour toi, à ton actif, tu as été exemplaire lors de l'opération de réception des munitions par parachutage. Que je ne te trouve pas à rôder près de la ferme d'Arthur Le Bras ! Sinon, je peux te garantir que tu auras affaire à moi.

— Promis ! J'ai compris la leçon.

Armand perçoit le regard inquisiteur des autres et prend conscience qu'ils le soupçonnent des pires choses. Il va devoir regagner leur confiance. Il se sent triste à l'idée de ne pas pouvoir revoir Simone.

Une semaine se passe, Armand semble retrouver progressivement du crédit auprès des hommes du campement. La pensée de Simone l'obsède. Il va devoir trouver un subterfuge pour la revoir, cette idée le poursuit. Il reste persuadé que c'est la femme de sa vie, même s'il ne la connaît pas beaucoup. Tout lui plaît chez elle : sa beauté, sa discrétion, son abnégation pour effectuer des missions dangereuses et quelques fois héberger des clandestins. Coûte que coûte, il veut provoquer une rencontre. Il a éprouvé un réel coup de foudre pour elle, il en est convaincu.

Quelques jours plus tard, il prétend aller chercher du bois mort en forêt. Bien qu'il soit fin mai, le bois reste toujours nécessaire pour

entretenir un feu pour cuisiner et réchauffer les aliments. Inévitablement, il se dirige vers la ferme des Le Bras. À cent mètres environ, il ralentit le pas et scrute de tous côtés. En approchant de l'exploitation, il remarque Simone qui s'affaire dans le potager. Un rapide coup d'œil et il constate que le véhicule d'Arthur n'est pas stationné dans la cour ni dans la remise où il la gare d'ordinaire. Afin d'attirer l'attention de la jeune fille, il émet des bruits. Dès qu'elle le voit, elle gesticule et lui sourit. Elle lâche et fait tomber la bêche avec laquelle elle travaillait la terre et court vers lui. Armand sent son cœur battre la chamade. Ils se dirigent vers un bosquet pour passer inaperçus, bien que personne ne se promène dans la nature par ces temps agités. Sans réfléchir, Simone l'enlace. Armand, très troublé, l'embrasse amoureusement. La jeune fille répond à son baiser langoureux. Tous deux se regardent ébahis et étonnés de ce premier rendez-vous inattendu. Ils sont conscients, l'un et l'autre, que leur histoire naissante ne pourra pas être étalée au grand jour. Se voir se révèle très compliqué pour eux. La prudence demeure de mise. Armand est le premier à recouvrer ses esprits.

— Quel bonheur, Simone, mais tu sais que cela va s'avérer très complexe pour nous ! Je ne peux m'éloigner trop longtemps du bivouac et ton paternel reste toujours sur ses gardes.

— Oui, il semble de plus en plus soupçonneux et surveille mes moindres faits et gestes. D'ailleurs, il ne va pas tarder à revenir, je vais devoir retourner travailler au jardin avant qu'il n'arrive !

— Moi, je dois rentrer aussi, je dois collecter du bois dans ma carriole pour le ramener au camp. Heureux d'avoir pu te voir. C'est le plus beau moment de ma vie malgré cette fichue guerre.

— Après-demain, mon père doit s'absenter toute la journée. Je ne sais pas où il va, mais j'ai entendu une conversation hier, par inadvertance. Il partira tôt et reviendra tard. Si tu peux te libérer un peu, on pourrait se voir !

— Je vais essayer, mais je ne peux rien te promettre. Bon, je dois rentrer maintenant, je ne voudrais pas alerter mon supérieur qui demeure toujours un brin suspicieux.

— Reste prudent ! À bientôt, j'espère !

— À bientôt ! Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour me dégager du temps dans deux jours.

— Demain, je vais à Romilly chez ma grand-mère ! Tu devines pourquoi ?

— Oui, bien évidemment ! Fais très attention à toi ! N'oublie pas que lorsque tu parles de moi avec ton père ou des maquisards, tu dois utiliser mon nom de code Romance.

— N'aie crainte, je resterai vigilante.

Un dernier baiser et les jeunes amoureux se séparent, un ultime signe de la main. Il était temps... Lorsque Armand pénètre dans la forêt, il entend la voiture d'Arthur qui entre dans la cour de l'exploitation en pétaradant. « *Ouf ! se dit-il, on l'a échappé belle* ».

Il s'active à ramasser du bois. Plongé dans ses pensées, il sursaute lorsqu'un de ses compagnons arrive derrière lui.

— Tu en mets un temps Romance pour remplir ta carriole. Puis-je t'aider ?

— Oui, je veux bien !

— Ne serais-tu pas allé flirter du côté de la ferme par hasard ?

— Que vas-tu chercher là ? Bien sûr que non.

— Hum !

— De toute manière, l'Arthur veille sur sa progéniture, réplique Armand.

— Bon allez, on s'active, sinon on va se faire réprimander par le chef.

— J'ai presque terminé de toute façon.

Les deux camarades reprennent la direction du bivouac, en silence. À leur arrivée, le chef ne manque pas d'adresser une réflexion aigre-douce à Armand, mais ce dernier fait comme si cela ne l'atteignait pas. Tout à son bonheur, il nage sur un petit nuage. Il sait qu'il ne doit pas changer de comportement vis-à-vis de sa communauté. Rien ne doit transparaître. Il cogite déjà quel prétexte il va évoquer pour s'absenter dans deux jours.